

XYZ. La revue de la nouvelle

Montréal moite

Anne Dandurand



Numéro 8, hiver 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2739ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dandurand, A. (1986). Montréal moite. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (8), 23–25.

Anne Dandurand

Montréal moite

Une semaine avant de le rencontrer, un des plus beaux feux d'artifice éclatait au-dessus de la ville. Invitée à regarder le ciel chez deux homosexuels de ses amis, elle avait siroté son vin blanc en devisant légèrement de culture entre les deux si charmants garçons, puis, rentrée chez elle, un peu par désœuvrement, elle s'était rasée soigneusement les poils du sexe, ne se laissant qu'une petite touffe triangulaire sur le mont de Vénus.

Elle s'était longuement masturbée, avec les mains d'abord, puis avec son vibreur-spécialement-développé-pour-la-jouissance-clitoridienne. Ensuite, posément, elle s'était assise devant un miroir, les cuisses bien écartées, et, avec un appareil instantané muni d'un flash, elle s'était photographiée la vulve. Le cliché n'était pas mal du tout, parfaitement pornographique. On ne voyait pas son visage, mais le tatouage sur son bras gauche. Elle rangea l'épreuve avec les autres du même genre, dans un album très secret qu'elle ne montrait à personne.

Une semaine plus tard, comme les poils ont recommencé à pousser, elle n'éprouve plus qu'un impérieux besoin de se gratter. Elle le rencontre dans un bar où une petite réception les réunit, avec d'autres, pour le lancement d'une émission télé. À califourchon sur un tabouret, elle remue en cadence sur la musique. Elle l'observe, lui qui la fuit, elle sait qu'il est lié à une comédienne à la voix rauque et sensuelle. Sous son ample jupe de satin elle a mis, malgré

la chaleur, des jarretières et des bas de soie rose, et, à plusieurs reprises elle a relevé nonchalamment l'étoffe légère pour lui montrer ses cuisses. Elle est aussi moite que Montréal en cette nuit d'été. Elle baisse les paupières, elle coule un regard vers son bas-ventre, sur son sexe si bien moulé par le pantalon serré, elle rougit, se creuse de désir, et l'imagine nu, et elle lui traçant à la plume son nom sur la peau. Presque rien ne lui plaît plus que cette convoitise qui s'irrite.

Enfin elle se lève, et, se hissant sur la pointe des pieds, elle lui susurre à l'oreille: viens, il faut que je te baise, je n'en peux plus. Elle sort du bar sans vérifier s'il la suit, et tourne dans la première ruelle qu'elle voit.

Il est tard, au bout d'un fil une faible ampoule diffuse sa lumière jaune et ses ombres dansantes. Elle s'est appuyée à une porte condamnée, entre deux grandes boîtes à ordures. Ça sent les fruits pourris et l'urine de chat. Elle n'a que le temps de retirer son slip rose qu'elle voit sa silhouette se profiler au bout de l'allée.

Enfin il est devant elle, il ouvre les bras, il ne dit rien. Elle s'agenouille, défait sa boucle de ceinture, et du bout des dents elle descend la fermeture éclair. Il ne porte pas de sous-vêtements et bande comme s'il allait bientôt mourir; elle frotte ses joues, ses cheveux contre sa généreuse tumescence, et avec un rire de gorge elle gobe d'un coup la tige palpitante. Mais lui se penche vers elle, la saisit aux aisselles et la hausse contre lui, l'embrasse à la naissance du cou, aux coins de la bouche, sur tout le visage pendant que de la main il fouille sous sa jupe, remontant son bas de soie rose jusqu'à la jarretière, là où la peau est si soyeuse. Il lui enfonce deux doigts dans la chatte, elle dégouline et manque de défaillir, rien ne lui plaît plus que cette tendresse mêlée de brusquerie. Mais on peut les surprendre, ils se pressent maintenant, elle noue sa jambe autour de sa taille à lui, il la soutient par les fesses, et l'empale avec douceur, il la vrille, la fourbit avec passion, et elle, qui n'en peut plus bientôt de se mordre les lèvres, lâche enfin le long miaulement de la volupté.

Presque rien de tout cela n'est vrai: je ne l'écris que pour t'exciter, te séduire, pour que tu m'aimes. Et que je puisse t'aimer.

Anne Dandurand est née en bonne compagnie à Montréal en 1953. Comédienne (encore parfois), elle scénarisait et réalisait deux courts métrages de fiction: *Ruel-Malenfant* en 1980, et *Le Rêve assassin*, en 1981. En 1982, elle publiait avec sa jumelle Claire Dé un recueil de nouvelles: *la Louve-garou*, aux éditions de la Pleine Lune. Après avoir collaboré, depuis 1983, aux magazines *la Vie en Rose*, *Montréal ce mois-ci*, *Au Masculin* et *Québec Rock*, elle a été, entre mars 1985 et juin 1986, chroniqueuse des arts pour la revue *Châtelaine*. Cette nouvelle est extraite du recueil en préparation *l'Assassin de l'intérieur*.